

« Voyageons avec lui » : la métaphore viatique dans la critique périodique française des relations de voyage (1775–1815)

Marius Warholm Haugen, NTNU, Université des sciences et techniques de Norvège,
Département de Lettres modernes

Abstract: This article examines the use of travel metaphors in French periodical reviews of non-fiction travelogues at the turn of the eighteenth and the nineteenth century. The French periodical press took an increasing interest in travel literature in this period, forming an important instance of mediation between travel writers and the reading public. In travel-book reviews, journalists would frequently make use of a rhetoric aimed at presenting the periodical text as a double co-experience: an imaginary travel in the wake of the travel writer and a ‘travel’ through the journalist’s own reading experience. The article shows how this metaphor appears as a diverse rhetorical device that served different functions within the periodical text. Clearly aimed at engaging the reader in the text, the metaphor can also be read as conveying a meta-discourse that highlights the reviewers’ appropriation and remediation of the travelogue. The article analyses occurrences of the travel metaphor in reviews taken from a varied set of periodicals – journals, advertisers, and newspapers – in order to shed light on how the French periodical press operated in retransmitting literary travel experiences in a golden age of non-fiction travel writing.

Keywords: travel writing; periodical studies; review practices; remediation; appropriation

Recommended citation: Haugen, Marius Warholm, “‘Voyageons avec lui’: la métaphore viatique dans la critique périodique française des relations de voyage (1775–1815)”, *1700-tal: Nordic Journal for Eighteenth-Century Studies*, 17 (2020). 57–76. <https://doi.org/10.7557/4.5526>

Copyright: © 2020 The Author(s). This is an open-access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License (CC BY 4.0), which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

En 1779, le *Journal de littérature, des sciences et des arts* publie dans un compte rendu des *Voyages de Genève & de la Touraine* les propos suivants : « Voyageons avec lui, & voyons-le s'égayé ou s'attrister selon la rencontre qu'il fait des objets agréables ou tristes ». ¹ Cette phrase met en œuvre une forme de rhétorique répandue dans les comptes rendus des relations de voyage à cette époque. Le journaliste présente son texte comme une *co-expérience*, invitant le lecteur à participer à une lecture métaphoriquement construite comme un voyage. Or, la métaphore est double : quand, d'une part, le lecteur est amené à suivre le voyage à travers les mots de son auteur, ce même lecteur est, d'autre part, convié à en découvrir aussi la lecture du journaliste, comme on le voit dans le passage suivant, tiré d'un compte rendu du *Voyage à Barège et dans les Hautes Pyrénées* dans le *Journal de Paris* en 1796 :

Je viens de lire ce voyage, & il m'en reste de vives & d'agréables impressions. [...] Je l'ai suivi [l'auteur] dans ses contemplations & dans ses périls ; & mon plaisir s'est accru tout à la fois, par l'intérêt que m'inspiroit l'auteur, & par l'idée que je partageois ses émotions. ²

Se faisant médiateur, le journaliste propose sa propre lecture comme un voyage métaphorique qui tient lieu de filtre et conditionne la perception du voyage initialement narré. Le compte rendu est présenté comme une co-expérience du voyage initial, laquelle doit passer par une co-expérience de la lecture du récit, c'est-à-dire par un « voyage » dans le texte.

L'étude de cette double métaphore engendre des perspectives originales et intéressantes sur le fonctionnement du compte rendu des relations de voyage dans la presse périodique française. Les exemples étudiés ici sont tirés d'un corpus de sept périodiques, couvrant la période allant de 1775 à 1815, soit, grosso modo, depuis l'Ancien Régime jusqu'au Premier Empire. La diversité de ces titres, qui comprennent aussi bien des quotidiens que des périodiques littéraires et publicitaires, permet de constater que l'usage de la métaphore n'était pas limité à une forme spécifique de discours journalistique, mais qu'il a marqué la réception des relations de voyage tout au long de cette période charnière du genre.

Dans son ouvrage *La Fureur des voyages*, l'historienne Yasmine Marcil a examiné le rôle central joué par la presse périodique dans la re-médiatisation des relations de voyage, en nous montrant que l'essor du genre viatique à la fin du dix-huitième

¹ Le *Journal de littérature, des sciences et des arts*, 1779, t. 6, p. 123. Compte rendu de Claude Vandeborgue-Seurrat, *Voyages de Genève & de la Touraine, suivis de quelques Opuscules* (Orléans : la Veuve Rouzeau-Montaut, 1779).

² *Journal de Paris*, le 30 novembre 1796. Compte rendu de Jean Dusaulx, *Voyage à Barège et dans les Hautes Pyrénées* (Paris : Didot, 1796).

siècle s'accompagnait d'un intérêt croissant dans la presse.³ Prenant appui sur ce travail fondateur, je développerai ici l'étude de la re-médiatisation opérée par la presse à l'aide des perspectives et des outils tirés de l'analyse littéraire. Il s'agit de prendre au sérieux une forme d'écriture de voyage qui n'avait pas encore été suffisamment étudiée par la critique littéraire. Cet article fait suite à une étude publiée en 2017, où j'ai proposé une catégorisation des formes d'appropriation mises en œuvre dans les comptes rendus des livres de voyage.⁴ Nous verrons ici que la métaphore viatique fonctionne notamment comme une mise en relief du travail d'appropriation que j'avais alors examiné.

Étant donné que la métaphore adoptée par le compte rendu de la relation de voyage est empruntée au discours de ce même genre, elle peut nous informer sur la spécificité de la critique viatique par opposition à d'autres formes de recension, pourtant similaires, comme celles du théâtre et du roman.⁵ J'analyserai ici la métaphore viatique en la considérant comme un outil rhétorique diversifié qui donne, entre autres, accès à un métadiscours. En dramatisant la co-expérience du voyage, la métaphore attire l'attention du lecteur sur le discours propre du genre viatique. En invitant le lecteur à suivre son parcours de lecture, le journaliste évoque aussi son propre discours en tant que critique, pratiquant ce que j'ai choisi d'appeler une lecture-écriture : le processus dont le compte rendu est le résultat, une forme de lecture muée en écriture. L'analyse de la métaphore viatique permet d'exposer le fonctionnement de ce processus, de cette pratique particulière de lecture-écriture qui se veut parcours. Il s'agit en effet d'un discours qui prétend parcourir des domaines, géographiques et textuels, et qui progresse au gré de l'itinéraire et du récit déployés dans le texte source, en s'adaptant partiellement aux linéarités spatio-temporelles que constituent ce dernier.

Au dix-huitième siècle, le rapport métaphorique entre la lecture et le voyage était couramment évoqué pour désigner le genre de la relation de voyage. Recon nue, plus que jamais auparavant, en tant que source de connaissances, la lecture des relations de voyage trouvait alors une légitimation dans l'usage de la métaphore viatique. Daniel Defoe a ainsi imaginé la lecture comme un voyage de formation :

³ Yasmine Marcil, *La Fureur des voyages. Les récits de voyage dans la presse périodique (1750–1789)* (Paris : Honoré Champion, 2006), p. 48.

⁴ Marius Warholm Haugen, « Re-viewing the world : appropriations of travel writing in the French periodical press (1780–1820) », *Studies in Travel Writing*, 21 (2017), 115–134. [Crossref](#)

⁵ Pour ce qui concerne la critique du roman dans le périodique du dix-huitième siècle, voir Claude Labrosse, Pierre Réta et Henri Durantou, *L'Instrument périodique : la fonction de la presse au XVIIIe siècle* (Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1985), p. 71–127.

If he had not travell'd in his youth, has not made the grand tour of Italy and France, [a gentleman] may make the tour of the world in books, he may make himself master of the geography of the Universe in the maps, atlases, and measurements of our mathematicians. He may travel by land with the historian, by sea with the navigators. [...] He may make all distant places near to him in his reviewing the voyages of those that saw them, and all the past and remote accounts present to him by the historians that have written of them.⁶

Selon Defoe, la lecture des relations de voyage supprime la distance spatio-temporelle, permettant au lecteur de faire le tour du monde depuis son fauteuil. La formule de l'auteur britannique exprime aussi l'idée que le lecteur *re-voit* – *reviews* – les voyages à travers le livre. Le double sens du terme anglais nous informe sur cette pratique de lecture-écriture qu'est le compte rendu, *the review*. Lecteur privilégié communiquant à autrui sa lecture du livre, le journaliste constitue une instance de médiation qui *re-voit* le voyage pour ensuite le recenser, voire le réécrire. Pour sa part, le lecteur du journal revoit ensuite le voyage à travers le filtre de cette réécriture, dans les extraits et les paraphrases. En même temps, le lecteur *re-vit* aussi, par le biais de la réécriture journalistique, une expérience de lecture, ce qui double encore une fois la valeur de la métaphore viatique : voyage dans le monde, voyage dans le livre.

De même, l'emploi de la double métaphore viatique fait ressortir le travail de réécriture et de médiation se situant derrière le compte rendu. Dans ce sens, elle peut nous éclairer sur un enjeu central du genre même de la relation de voyage : l'articulation de lectures et d'expériences de terrain, de la bibliothèque et du monde. La relation de voyage factuelle a pour objectif de raconter le monde et le réel ; mais pour y arriver, il faut toujours passer par un processus de médiation, à travers lequel le voyageur-écrivain, dans les termes de Philippe Antoine, « sélectionne, organise, hiérarchise, interprète son vécu », avec comme résultat « une inévitable subjectivité dans la relation du monde perçu qui est encore renforcée par le caractère nécessairement rétrospectif d'une relation écrite qui s'accompagne souvent [...] de réécritures successives ».⁷ En d'autres termes, toute relation de voyage prend appui sur un mélange d'expériences directes, de textes sources et des conventions littéraires. Ces dernières conditionnent aussi bien la perception des expériences que leur mise en récit.

C'est dire que la relation de voyage réside fortement sur une pratique intertextuelle. Celle-ci est analogue au travail critique de la presse, car « la pratique intertextuelle elle-même peut emprunter les modalités figurées du voyage, pourvu

⁶ Daniel Defoe, *The Compleat English gentleman* (London : David Nutt, 1890 [1729]), p. 225.

⁷ Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand : contribution à l'étude d'un genre* (Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1997), p. 11.

qu'elle constitue l'hypotexte en un guide, ou en un voyageur plus ancien ».⁸ Ce qui distingue ce travail intertextuel opéré dans la relation de voyage du travail réalisé par l'article périodique, c'est l'ajout d'une instance de médiation supplémentaire. Le journaliste se pose en guide du voyage textuel dans la relation recensée, tout en imaginant le lecteur comme un compagnon de voyage dans le monde référencé.

Dans les deux cas, la métaphore viatique fonctionne comme métadiscours. Si, dans la relation de voyage, « cette manière de redoublement thématique permet [...] de redire l'activité d'écrire (ou de réécrire) dans les termes de l'activité du voyageur »,⁹ la métaphore viatique dans la critique de presse est dotée d'une double valeur métadiscursive : elle désigne non seulement le travail de médiation et de réécriture accompli par le journaliste, mais aussi l'importance de ce travail au sein du genre viatique. De fait, je postulerai que le compte rendu, dont l'appropriation du texte source est signalé entre autres par le discours métaphorique, appartient à ce que Keighren, Withers et Bell ont nommé « travels into print », soit le processus de réécriture et de médiation allant de l'expérience du voyage jusqu'au livre publié et à ses éventuelles versions successives.¹⁰

Dans le compte rendu, la pratique intertextuelle du genre viatique se trouve aussi juxtaposée à une pratique *infratextuelle*, propre au support périodique. D'après Claude Labrosse, « le périodique fait du texte de presse une sorte de milieu homogène et organisé, où peut circuler l'énonciation des autres textes ».¹¹ En comparaison du livre, le périodique introduit une plus grande complexité dans le rapport entre l'expérience du voyage et le lecteur, non seulement en créant entre eux une distance additionnelle, mais aussi en insérant le texte viatique dans un réseau plus large. C'est ainsi que la médiation d'une expérience opérée par le livre de voyage devient re-médiatisation dans le périodique. Nous verrons ce que l'analyse de la métaphore viatique fait ressortir de ce processus textuel et médiatique complexe.

⁸ Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque* (Paris : Presses universitaires de France, 1997), p. 119.

⁹ Montalbetti, p. 119.

¹⁰ Innes M. Keighren, Charles W. J. Withers et Bill Bell, *Travels into print : exploration, writing, and publishing with John Murray, 1773–1859* (Chicago : University of Chicago Press, 2015), p. 18.

¹¹ Claude Labrosse, « Du dispositif du périodique au texte du journal », in *Le Journalisme d'Ancien Régime*, éd. par Pierre Rézat (Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1982), pp. 393–404 (p. 402).

S'arrêter, sélectionner, réécrire

La métaphore viatique prend forme surtout dans des verbes de mouvement : « [Bossu] nous offre des Anecdotes neuves sur toutes ces Peuplades Sauvages, qu'il a été à portée de bien voir. Arrêtons-nous avec lui chez les Akancas ses bons amis ». ¹² La double valeur métaphorique est ici manifeste : le verbe « arrêter » signale une imitation imaginaire des mouvements du voyageur, mais aussi la mise en exergue d'un passage particulier du récit. La métaphore désigne à la fois un voyage en Amérique par le biais de l'imagination, et un « voyage » dans le texte du voyageur-écrivain.

La métaphore signale en même temps le contrôle qu'exerce le journaliste sur le texte source et sur la perception que peut en avoir le lecteur dans le cadre de l'article périodique. C'est le journaliste qui a pris la décision de s'« arrêter » au passage sur les Akancas, d'évoquer cette partie du texte source au lieu d'une autre. Aussi poursuit-il le travail de sélection déjà accompli par le voyageur-écrivain. Ce dernier avait choisi de mettre par écrit une sélection de ses expériences, de ce qui a éveillé son intérêt ; en d'autres termes, il avait accompli – pour inverser la métaphore – une « lecture du monde ». De son côté, le journaliste commente ce qui a éveillé son intérêt en parcourant les pages du livre et accomplit une hiérarchisation des éléments textuels.

La lecture-écriture du texte source est toujours nourrie par la culture du journaliste, qui insère l'objet de sa critique dans le réseau intertextuel des relations antérieures. De nouveau, l'écriture accompagne l'itinéraire du voyageur, en incarnant sa « lecture du monde ». Pour Philippe Antoine, « [cette] écriture s'enracine dans une tradition : le voyageur parcourt le monde avec ses livres, avec sa culture », de sorte que « les lectures du voyageur conditionnent sa perception et modifient le texte du Voyage en valorisant le vu ». ¹³ La réécriture journalistique perpétue ce travail de sélection, en faisant passer le vécu/lu du voyageur à travers un nouveau filtre culturel, lequel crée à son tour de nouvelles absences et ajoute d'autres perspectives et d'autres valorisations sur les éléments sélectionnés par le journaliste. ¹⁴ En outre, le filtrage s'applique aussi à ces éléments qui sont insérés dans un nouveau cadre contextuel, constitué par les autres articles et notices du journal. Ainsi, les comptes rendus situés dans le cadre à la fois politique, culturel et événementiel du *Journal de l'Empire* – quotidien qui réunissait les formes anciennes de la gazette et du journal littéraire, ¹⁵ et dont l'usage du « feuilleton » rompait « la

¹² *Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon*, 1778, p. 171. Compte rendu de Jean-Bernard Bossu, *Nouveaux Voyages de l'Amérique Septentrionale* (Amsterdam [Paris] : Changuion, 1777).

¹³ Antoine, p. 11.

¹⁴ Labrosse, Rétat et Duranton, p. 51.

¹⁵ Gilles Feyel, *La Presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle* (Paris : Ellipses, 2007), p. 62.

linéarité du parcours de lecture »¹⁶ – furent sans doute lus différemment de ceux parus dans le *Journal des arts*, périodique au contenu largement culturel dont la typographie s'apparentait à celle du livre.

Si la lecture peut devenir voyage, c'est que le monde est déjà conçu comme un texte, dont on peut déchiffrer le sens.¹⁷ Constatons qu'une métaphore livresque – « le monde est un livre » – est consubstantielle à la métaphore viatique – « la lecture est un voyage ». Par extension, l'écriture du voyage devient, elle aussi, une forme de citation, dans la mesure où « la métaphore constitue l'espace en hypotexte » que le voyageur n'a « plus qu'à copier, ou à transcrire ».¹⁸ Tout travail de citation repose sur une sollicitation initiale du texte, sur des passages, des phrases ou des tournures qui, par une « rencontre de hasard »,¹⁹ évoquent l'intérêt du lecteur, qui pourrait ensuite faire le choix de souligner telle entité textuelle et la réutiliser dans son propre texte. Ce soulignement était une recommandation des Humanistes : « Lire, un crayon à la main, comme le recommandait Érasme dans le *De duplici copia*, ainsi que tout l'enseignement de la Renaissance ».²⁰ Dans la même lignée de pensée, les Humanistes recommandèrent aux voyageurs de ne jamais parcourir le monde sans tenir un journal de route.²¹ Ainsi, nous voyons de nouveau s'établir une relation de dédoublement entre le genre viatique et sa réception dans la presse, dont les deux formes d'écriture apparaissent comme relevant avant tout d'un travail de sélection et de citation.

Si, en effet, la citation est fondamentale pour les comptes rendus – qui transmettent souvent de longs extraits du texte source – la métaphore viatique sert à signaler les choix qui la précèdent, à évoquer les « arrêts » dans l'itinéraire mis en texte. Le compte rendu, compris comme un texte qui à la fois commente, évalue et reprend une partie du texte source, se distingue ainsi de l'extrait « pur », autre forme de re-médiatisation répandue dans les journaux,²² entre autres par l'usage d'un métadiscours qui signale l'appropriation des éléments textuels.

¹⁶ Yves Lavoinne, « L'Espace du quotidien : les enjeux de l'innovation (1800–1856) », in *Matière et esprit du journal. Du Mercure galant à Twitter*, éd. par Alexis Lévrier et Adeline Wrona (Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2013), pp. 123–140 (p. 125).

¹⁷ Montalbetti, pp. 120–42.

¹⁸ Montalbetti, p. 141.

¹⁹ Antoine Compagnon, *La Seconde main, ou le travail de la citation* (Paris : Seuil, 1979), pp. 23–25.

²⁰ Compagnon, p. 19.

²¹ Sylvain Venayre, « Introduction », in *Écrire le voyage. De Montaigne à Le Clézio*, éd. par Sylvain Venayre (Paris : Citadelles & Mazenod, 2014), pp. 9–19 (p. 11).

²² Marcil, p. 73.

Le journaliste comme guide

La métaphore viatique attribue au journaliste un double rôle : co-voyageur en tant que lecteur, et guide de voyage en tant que scripteur. Un article sur le *Troisième Voyage de Cook*²³ dans le *Journal de littérature, des sciences et des arts* invite ainsi à suivre le voyageur par le biais de la lecture : « Nous suivrons *Cook* dans les détours principaux de ce voyage, & dans les nouvelles découvertes qu'il y a faites, & nous fixerons notre attention sur les particularités qui nous paraîtront les plus intéressantes ».²⁴ On voit que le journaliste imite le procédé du voyageur-écrivain, qui consistait à faire un voyage et une « lecture du monde » pour en tirer des observations sur les « particularités » les plus intéressantes ; cette imitation revient aussi à accomplir une lecture-écriture du texte source. Quant au lecteur du journal, il devient, à son tour, un compagnon de voyage, non pas dans la relation de voyage initiale, mais dans la version appropriée et re-médiatisée qu'en constitue le compte rendu.

Quand la métaphore s'applique à l'acte journalistique de lecture-écriture, elle sert à souligner la lecture dans son aspect performatif, en train de se dérouler devant les yeux du lecteur du journal : « Nous avons très-superficiellement indiqué les sujets traités dans les six premiers chapitres. Il nous en reste trois à parcourir, et ce ne sont pas les moins curieux ».²⁵ Par l'emploi du verbe *parcourir*, le journaliste présente sa lecture-écriture comme un déroulement, donnant à voir son article comme un voyage dans le texte recensé. L'inclusion du lecteur par la première personne du pluriel crée l'illusion d'une lecture en train de se faire, alors qu'il s'agit d'une lecture antérieure, traduite en écriture.

On peut constater que le discours journalistique oscille souvent entre les deux variantes de la métaphore au sein d'un même article. Il évoque tantôt la conception d'une co-expérience du voyage réel, tantôt la conception de la lecture-écriture comme voyage : « parcourons avec M. *Houel* cette contrée jadis florissante [...]. Nous avons laissé l'Auteur au Temple de Ségeste [...]. Je ne quitterai point les ruines de Ségeste, sans vous rapporter un passage de l'Auteur ».²⁶ De fait, tandis que la sollicitation du lecteur dans la première de ces phrases sert à mettre l'accent

²³ *Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une expédition faite dans la Mer Pacifique du Sud & du Nord, en 1776, 1777, 1778, 1779 & 1780* (Paris : Pissot, père et fils & la Porte, 1782). Attribué le plus souvent à John Rickman, ce texte a également été attribué à John Ledyard et à William Ellis. Voir l'English Short Title Catalogue: <http://estc.bl.uk/T144513>.

²⁴ *Journal de littérature*, 1782, t. 4, p. 182.

²⁵ *Bulletin de littérature, des sciences et des arts*, le 28 juillet 1796, p. 246. Compte rendu de Lazzarro Spallanzani, *Voyages dans les deux Siciles et dans quelques parties des Appennins*, t. 1 (Paris : l'imprimerie des Sciences et arts, 1795).

²⁶ *Journal de littérature*, 1783, t. 1, p. 407. Compte rendu de Jean-Pierre-Louis-Laurent Houel, *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari* (Paris : Impr. de Monsieur, 1782–87).

sur la première variante, les deux autres phrases nous font revenir à la seconde. La deuxième phrase transforme ici le voyageur-écrivain en personnage, alors que le remplacement du pluriel par le singulier dans la troisième phrase évoque le rôle du journaliste comme guide dans le texte source.

En même temps, l'emploi de la métaphore opère ici une sorte d'effacement de la différence entre le texte source et le monde qu'il décrit, effacement qui est souligné par la double valeur de la métaphore. Le lecteur est censé comprendre que le journaliste quitte le « lieu » nommé « ruines de Ségeste » dans le texte ; mais la métaphore vise également à conférer aux vraies ruines de Ségeste une présence dans l'imagination du lecteur, pour le préparer à en lire la description dans l'extrait qui suit. Par ailleurs, dans le second article de ce même compte rendu, le journaliste fait un rapprochement entre le monde décrit par Jean Houel et son livre : « Oui, Monsieur, le Voyage de M. Houel en Sicile sera lui-même un jour un monument très-précieux, & il mérite la plus grande attention de la part de tous ceux qui aiment à s'instruire ». ²⁷ Ce rapprochement renforce la relation métaphorique entre le monde et le livre, en les présentant tous les deux comme des objets pour le regard du voyageur-scripteur-lecteur.

La mascarade du journal épistolaire

Le mode pseudo-dialogique des journaux littéraires de l'Ancien Régime était bien adapté à l'emploi de la métaphore viatique, en ce qu'il résidait sur la création d'un rapport de connivence entre le journaliste-narrateur et le lecteur. La forme épistolaire empruntée par certains journaux constituait un procédé rhétorique particulièrement efficace, en établissant une figure générique de lecteur idéal, souvent appelée « Monsieur », à qui s'adressait chaque « lettre » du journal. Michel Gilot et Jean Sgard ont décrit ce procédé comme une « communication mimée entre un journaliste masqué et un public fictif ». ²⁸ La métaphore viatique pouvait alors jouer un rôle clef dans cette mascarade, confortant la connivence entre le journaliste-épistolaire et son correspondant fictif. Dans l'exemple suivant, le journaliste s'adresse au lecteur idéal tout en se présentant comme un guide dans le texte : « Je vous ai conduit, Monsieur, jusqu'à l'article huitième du premier chapitre de ce volume, où il est question des différens peuples des Philippines & de leur

²⁷ *Journal de littérature*, 1783, t. 2, p. 117.

²⁸ Michel Gilot et Jean Sgard, « Le Journalisme masqué. Personnages et formes personnelles », in *Le Journalisme d'Ancien Régime*, éd. par Rétat, pp. 285–313 (p. 286). Voir aussi Alain Nabarra, « La Lettre et le journal, la lettre dans le journal », in *La Lettre au XVIIIe siècle et ses avatars*, éd. par Georges Bérubé et Marie-France Silver (Toronto : Éditions du Gref, 1996), pp. 305–326.

origine ».²⁹ Le *Journal de littérature* construisait ses comptes rendus sur un modèle visant à respecter l'ordre du récit dans la présentation du texte source et à résumer le voyage dans un va-et-vient entre extraits et paraphrases. Ici, l'ordre du récit se reflète dans la rhétorique du journaliste, qui « conduit » le lecteur le long du texte source d'une manière fidèle à son parcours.

La forme épistolaire est une technique littéraire que la presse partage avec le genre viatique, de nombreuses relations de voyage étant écrites sous forme de lettres, réelles ou fictives. Dans les cas où un journal « épistolaire » recense une relation également écrite sous forme de lettres, le texte périodique s'approprie une fonction centrale du texte source, en créant un sentiment d'intimité avec le lecteur.³⁰ Si la forme épistolaire permet précisément au voyageur-écrivain de « construire la figure d'un lecteur qui devient compagnon de voyage »,³¹ le compte rendu « épistolaire » reprend et enrichit cette figure. En effet, la forme épistolaire se prête facilement à des formules servant à construire les figures du lecteur et du journaliste-narrateur en tant que compagnons de voyage, tel que dans l'exemple présenté au début de notre article : « Voyageons avec lui, & voyons-le s'égayer ou s'attrister selon la rencontre qu'il fait des objets agréables ou tristes ». ³² L'accent mis sur les émotions de l'écrivain-voyageur, écho de la mode du voyage sentimental sternien, établit ainsi une relation de connivence triangulaire qui inclut aussi bien le voyageur-écrivain que le journaliste et le lecteur.

Dans l'article en question, le journaliste reproche au voyageur-écrivain de faire une description « trop succincte » de Lyon et en propose une description alternative : « il pouvoit en effet s'étendre davantage sur les riches Manufactures qui vivifient cette Ville, & dont les étoffes sont connues dans toute l'Europe ; sur ses rians côteaux, également précieux par leurs productions & par le tableau pittoresque qu'ils offrent à l'œil du Voyageur ». ³³ Ici, le « Voyageur » est devenu une figure idéale, insérée dans une relation de voyage alternative et virtuelle créée par le journaliste. En même temps, le texte périodique finit par faire un rapprochement entre ce « Voyageur » et le lecteur idéal, le « Monsieur ». Cette juxtaposition renforce l'effet de la métaphore viatique et ouvre la voie au lecteur réel pour se mettre à la place du voyageur.

²⁹ *Journal de littérature*, 1781, t. 3, p. 58. Compte rendu de Le Gentil de La Galaisière, *Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion des passages de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin 1761* (Suisse : chez les Libraires associés, 1780).

³⁰ Nabarra, p. 314.

³¹ Antoine, p. 37. Voir aussi Réal Ouellet, « Épistolarité et relations de voyage », in *La Lettre au XVIIIe siècle*, éd. par Bérubé et Silver, pp. 179–199 (p. 198).

³² *Journal de littérature*, 1779, t. 6, p. 123.

³³ *Journal de littérature*, p. 125.

Le journal comme guide

Le rapport entre le journal et la lettre s'est estompé avec la Révolution,³⁴ sans que les appels au lecteur ne disparaissent pour autant. Au contraire, dans la presse post-révolutionnaire, la notion de compagnon ou de guide restera au cœur du discours métaphorique, prenant toutefois des formes différentes. Un compte rendu dans le *Journal général de la littérature, des sciences et des arts* présente ainsi le livre recensé comme camarade et compagnon de voyage pour le lecteur :

Avez-vous un voyage à faire au Mont-d'Or, en parcourant les bords enchantés de la Loire, les rians coteaux qui environnent Issoudun, les ruines de Marmoutier, les routes solitaires qui conduisent de Château-Dun à Montluçon et à Pontaumur ; les riches vallées de la Limagne ? Voulez-vous, dans ce dessein, faire choix d'un *camarade*, qui ait de la science, de l'esprit, du bon esprit toutefois, qui ni soit [*sic*] ni despote, ni tranchant, ni inégal, qui sache égayer les ennuis de la route par des traits d'érudition qui supposent une lecture variée, par des rapprochemens heureux, par des anecdotes piquantes, par des réflexions graves et solides, quelquefois même délicates et profondes ?³⁵

La personnification du livre construit une métaphore différente de celles que nous avons vues jusqu'ici. Si le livre de voyage est pensé comme guide, il ne s'agit pas là du manuel à consulter lors d'un voyage réel, mais de l'outil qui permet d'accomplir un voyage textuel et imaginaire.

La notion de guide s'étend d'ailleurs au journal lui-même, qui aide le lecteur à s'orienter dans le vaste champ de la littérature sur un temps plus long. La lecture d'un journal tenait place dans sa propre temporalité, structurée par la fréquence de publication. Dans le texte périodique, on peut observer des termes qui désignent cette temporalité. Tout périodique se base sur une notion de *lecture séquentielle*, sur la supposition que le lecteur suivait chaque numéro du journal. Le journaliste pouvait ainsi, dans un numéro donné, faire des références à d'autres numéros, parfois antérieurs de plusieurs mois, voire de plusieurs années, ce qui impliquait l'idée du lecteur comme un compagnon fidèle. Lorsque, dans le compte rendu, la lecture séquentielle rencontrait la métaphore viatique, c'était ces deux rôles de compagnon (celui « de voyage » et celui du journal) qui se réunissaient, pour renforcer notamment le premier de ces rôles :

En quittant M. Millin à Lyon, l'année passée, nous nous étions bien proposés de le suivre dans la Provence, et de réunir dans une petite esquisse les tableaux variés qu'il

³⁴ Nabarra, p. 325.

³⁵ *Journal général de la littérature, des sciences et des arts*, le 4 juin 1802. Compte rendu de Charles-Marie d'Irumberry de Salaberry, *Mon voyage au Mont d'Or* (Paris : Maradan, an X-1802).

nous trace de cette partie de la France, sous les rapports de la nature, des mœurs et des arts. Le sujet est très-séduisant.³⁶

Que les lecteurs aient lu l'article de l'année précédente ou pas, ce n'est pas vraiment la question. L'important est, à l'instar de l'illusion épistolaire, l'effet rhétorique d'un sentiment de connivence que renforce la temporalité évoquée par la référence à l'article précédent. Le passage en question inclut ainsi, dès le début, le lecteur dans une relation d'intimité avec un voyageur qu'il a « quitté à Lyon » pour le retrouver maintenant, afin de le « suivre dans la Provence ».

Avec ces mêmes propos, le journaliste rappelle aussi que son journal est un guide fidèle dans le monde culturel des auteurs et des libraires, où il accompagne le lecteur avec assiduité. La métaphore viatique est de nouveau mobilisée dans un métadiscours qui, cette fois, met en exergue la temporalité du journal. L'évocation d'un numéro antérieur fait état du fonctionnement du genre périodique, que Claude Labrosse a désigné comme une lecture « mise en réseau ».³⁷ Ce réseau est constitué de tous les numéros du journal, mais s'insère également dans un réseau plus large, couvrant la totalité de la culture française, voire européenne, du texte imprimé, dont les journaux et les livres recensés font partie. Le rôle qu'assume le journaliste à travers ce discours n'est alors plus uniquement celui de guide ou compagnon de voyage dans un seul livre, mais aussi celui de *surveillant* de tout un champ littéraire et culturel :

Je vous ai parlé, Monsieur, dans les Nos. 25 & 26 de l'année dernière, à l'article des Mémoires sur la Chine par des Missionnaires, des remontrances hardies & éloquents que les Censeurs de l'Empire osoient faire à leurs Souverains, & de la déférence de ceux-ci à leurs avis. Écoutez maintenant ce qu'en dit M. Sonnerat.³⁸

Par sa référence à un compte rendu antérieur, soit du même ouvrage, soit, comme ici, d'un autre ouvrage portant sur le même sujet, le journal affirme son appartenance à ce grand réseau.

Un compte rendu s'étendait souvent sur deux ou trois articles dans des numéros successifs. Par conséquent, la métaphore viatique pouvait être mobilisée pour résumer l'itinéraire du voyageur, ou pour donner un avant-goût de ce qui viendrait, soit dans l'article même, soit dans un article postérieur. Cet usage marque une continuité entre la presse d'Ancien Régime et la presse post-révolutionnaire.

³⁶ *Journal de l'Empire*, le 18 juin 1808. Compte rendu de Aubin-Louis Millin, *Voyage dans les départemens du midi de la France* (Paris : Imprimerie impériale, 1807–11).

³⁷ Labrosse, Réat et Duranton, p. 60.

³⁸ *Journal de littérature*, 1783, t. 2, p. 27. Compte rendu de Pierre Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales & à la Chine* (Paris : l'auteur, 1782).

Dans le *Journal de l'Empire*, quotidien qui réunit la presse d'information et le contenu culturel d'un journal littéraire, on peut lire le journaliste Étienne Jondot affirmer : « dans un second article, je suivrai l'auteur à Nîmes, à Aix, à Arles, à Marseille, et dans quelques montagnes de la Suisse ».³⁹ Ici, la métaphore sert de métadiscours permettant au journaliste de connecter, résumer et anticiper les éléments de son texte au sein de son propre réseau, et ce, dans le même langage que le texte source.

Notons pourtant que l'utilisation que fait Jondot de la première personne du singulier, suggère une façon différente de construire la métaphore viatique que lorsque le journaliste inclut le lecteur (« nous suivrons [etc.] »). Puisqu'il n'y a pas alors de procédé rhétorique visant à identifier le lecteur comme compagnon de voyage, l'accent est uniquement mis sur la lecture-écriture du journaliste, sur son parcours critique dans le texte source. Nous pourrions nous demander si cet exemple du *Journal de l'Empire* est symptomatique d'un changement dans le discours critique post-révolutionnaire. La disparition de la fiction épistolaire « démasque » le journaliste qui, par ailleurs, signe ici son article. Le recours à la première personne du singulier signale aussi qu'une nouvelle forme de voix critique, reposant sur l'autorité du journaliste, est en train de se constituer.

Le compte rendu comme « raccourci » appropriatif

L'usage de la première personne n'enlève pourtant rien à la force évocatrice de la métaphore : « Je ne suis encore qu'au commencement de la route qu'il a parcourue ; mais j'irai plus vite dans un second article : mes provisions sont faites pour le reste du voyage, et je n'oublie point ce que j'ai dit sur l'avantage des lectures rapides ».⁴⁰ Le jeu de mot sur les « provisions » ancre la métaphore de façon nette. Métadiscursive, elle sert ici à désigner une pratique de lecture particulière, un « voyage » dans le texte caractérisé par la rapidité. Dans le même article, le journaliste donne des conseils aux jeunes pour qu'ils puissent s'instruire sans passer six heures à lire par jour.⁴¹ Les « lectures rapides » fournissent une réponse à ce problème et désignent une pratique de lecture présentée comme intrinsèque au genre du journal : « Rien n'est plus facile ; lisez les journaux [...]. [L]es richesses littéraires de la nation et même de l'Europe passent devant vos yeux tous les ma-

³⁹ *Journal de l'Empire*, le 6 février 1807. Compte rendu de Henri Huchet La Bédoyère, *Voyage en Savoie et dans le Midi de la France* (Paris : Giguet et Michaud, 1807).

⁴⁰ *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, le 10 décembre 1811, p. 320. Compte rendu des *Lettres d'Arthur William Costigan, officier irlandais, à son frère, sur la société et les usages en Portugal* (Paris : le Normant, 1811).

⁴¹ *Journal des arts*, p. 314.

tins. [...] Eh, qu'est-il besoin de perdre six heures quand on peut s'instruire en déjeunant ».⁴²

Puisque le journaliste estime le livre recensé comme peu digne d'être lu, le « voyage » que représente sa lecture-écriture serait apte à remplacer, non seulement le voyage réel, mais également le « voyage » que constituerait la lecture du livre. Le journaliste a accompli ce « voyage », l'a jugé trop long, et a construit son propre « raccourci » dans le texte source pour en dispenser le lecteur : « voici un volume in-8°. de 550 pages ; je l'ai lu, je vais en rendre compte ; il pourrait arriver que cette espèce de rapport parût suffisant à mes lecteurs ».⁴³

Ce dernier passage est suivi par un argument visant à légitimer le genre même du journal : « [les lecteurs] disposeraient alors pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires du temps qu'ils auraient passé à lire cet ouvrage : et puis qu'on vienne nier l'utilité des journaux ».⁴⁴ L'article s'inscrit dans un débat déjà vieux concernant la question de l'utilité du journalisme, considéré par de nombreux hommes de lettres comme une activité parasitaire et nuisible à la culture.⁴⁵ La réponse que donne le *Journal des arts* à cette question est à la fois badine et intransigeante. Se présentant comme chargé d'une mission culturelle qui consiste à abrégé les livres aux profit d'un lectorat plus large, ce journal assume la responsabilité que Pierre Rousseau, journaliste et directeur du *Journal encyclopédique*, avait assignée à la presse périodique un demi-siècle auparavant, « destiné[e] par [sa] nature à réduire en petit les grands livres ».⁴⁶ La métaphore mobilisée par l'article cité – où le journaliste affirme avoir fait ses « provisions [...] pour le reste du voyage » et aller « plus vite dans un second article » – vise à consolider cette légitimité, l'associant à une véritable méthode de lecture, celle des « lectures rapides ». Le « voyage » rapide que constitue la lecture-écriture du journaliste est supérieur à celui, long et fastidieux, que constituerait la lecture du livre.

Quand l'article périodique exprime ainsi sa propre supériorité par rapport au texte source, on touche clairement au domaine de l'appropriation, central dans le fonctionnement du compte rendu viatique.⁴⁷ Marquer aussi distinctement la prise de distance à l'égard du livre recensé, tout en se servant de sa matière, comme le fait ici le *Journal des arts*, n'est alors qu'une variante particulièrement frappante de l'acte d'appropriation que constitue chaque lecture-écriture. L'utilisation de la métaphore viatique révèle les traces de cet acte : chaque fois qu'elle est utilisée pour

⁴² *Journal des arts*, p. 314.

⁴³ *Journal des arts*, p. 315.

⁴⁴ *Journal des arts*, p. 315.

⁴⁵ Lucien Nouis, *De l'infini des bibliothèques au livre unique. L'archive épurée au XVIII^e siècle* (Paris : Classiques Garnier, 2013), pp. 55–61.

⁴⁶ *Journal encyclopédique*, le 15 novembre 1757, t. 8, p. 13. Cité dans Nouis, p. 58.

⁴⁷ Haugen, « Re-viewing the world ».

désigner des changements de rythme, que le journaliste va « plus vite » dans sa recension de la relation ou va « s'arrêter » à des endroits particuliers, la métaphore signale le travail d'appropriation. Dans une relation de voyage, « [à] chaque occurrence de la métaphore [viatique], l'écriture est constituée à la (res)semblance de son objet ».⁴⁸ Dans le compte rendu, en revanche, cette constitution sert à justifier et à faciliter l'appropriation : tout se passe comme si le journaliste, en se faisant lui-même voyageur, s'arrogeait le droit d'être le guide du lecteur, non seulement dans le livre, mais aussi dans le monde décrit par celui-ci.

Le voyage « en idée »

En août 1807 paraît dans le *Journal de l'Empire* un article écrit par Conrad Malte-Brun à l'occasion d'un ouvrage annoncé mais pas encore publié, le *Voyage de Découvertes aux Terres Australes* (1807–1816) de François Péron. L'article révèle une écriture journalistique qui se veut viatique à son propre compte. Ne pouvant évaluer ou donner des extraits du livre, qu'il n'a pas encore lu, Malte-Brun crée lui-même une description de l'Australie, puisant dans sa vaste culture géographique, pour en tirer un concentré des observations faites par les prédécesseurs de Péron. Le voyage de Péron n'est, pour le journaliste, qu'un prétexte à faire son propre récit, un voyage accompli « en idée » :

Transportons-nous en idée sur les traces d'un Magellan, d'un Quiros, d'un Abel Tasman, et de ces autres navigateurs anciens qui les premiers *découvrirent* les terres et les îles situées entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique [...] ; parcourons cette belle et riche, mais solitaire *Océanique*, dont les Dampier, les Cook, les Bougainville nous ont fait connoître les principales côtes, et dont l'infortuné la Peyrouse eût achevé la découverte, si un cruel destin ne l'eût arrêté à l'entrée même de sa carrière.⁴⁹

Malte-Brun retrace l'histoire des découvertes du Pacifique, pour ensuite, par le biais de la métaphore viatique, convier le lecteur à un voyage de son imagination. Le pathos avec lequel il conclut le passage, en référence à la disparition de l'expédition Lapérouse, n'est que le point culminant d'un style journalistique mobilisant tout un registre de techniques littéraires. Ces dernières recèlent même quelques traits « romantiques », ce qui indique que la métaphore évolue avec le discours critique.⁵⁰ Le journaliste cherche à rendre le caractère spectaculaire de son voyage « en idée », en ayant recours à un présent dramatique :

⁴⁸ Montalbetti, p. 117.

⁴⁹ *Journal de l'Empire*, le 7 août 1807.

⁵⁰ Per S. Møller, *Malte-Bruns litterære kritik og dens plads i Transformationsprocessen mellem klassicisme og romantik i fransk litteraturhistorie 1800–1826* (Copenhague : Munksgaard, 1973).

Déjà nous laissons en arrière ces continents que l'industrie humaine a peuplés de cités, a remplis d'empires, déjà nous doublons les hideux précipices du cap Horn, borne gigantesque de l'Amérique et de l'Océan Pacifique. [...] Tout-à-coup nos pilotes sortent de la sécurité avec laquelle ils avoient traversé une mer libre d'obstacles ; ils se voient au milieu d'un labyrinthe d'îles, où chaque mouvement du vaisseau l'expose à des dangers renaissans : dangers qu'il est aussi difficile de prévoir que d'éviter.

L'inclusion du lecteur dans le « nous » et dans « notre regard curieux », l'emploi de termes affectifs et évaluatifs (« hideux », « gigantesque »), l'évocation d'un espoir vain de toucher terre, ainsi que les dangers de la navigation : tout sert à construire un voyage « en idée ». Et ce, dans le double sens du terme, car il s'agit non seulement d'un voyage imaginé, mais également *idéalisé*, un concentré de toutes les lectures du journaliste.

Celui-ci ne se cache plus derrière le masque de l'épistolaire, mais se dresse en narrateur omniscient. Il n'utilise pas la technique de l'extrait, ni celle de la paraphrase, car il ne se réfère pas à un texte source donné, mais crée lui-même une relation et une description de paysage. De même, il combine deux des trois modes caractéristiques du genre viatique, qui « emprunte une triple démarche discursive : narrative, descriptive et commentative ».⁵¹ Ici, c'est le mode descriptif qui domine, quand le journaliste fait une peinture grandiose de la nature de l'Australie :

Les yeux sont d'abord frappés et comme éblouis de l'étonnante variété que présente une végétation tour-à-tour charmante et horrible ; les poisons et les fruits les plus délicieux mûrissent l'un à côté de l'autre ; les formes nouvelles et hardies distinguent ici les plantes qu'un soleil brûlant fait croître à la hauteur de nos arbres ; on admire sur-tout ces nombreuses colonies de palmiers qui fournissent à la fois des matériaux de construction, des alimens, des boissons et des vêtemens.

En évoquant au début du passage « les yeux » qui observent la nature, le journaliste s'approprie le regard de ceux qui ont réellement vu et décrit l'Australie, afin d'inclure le lecteur dans la co-expérience de l'observation imaginée. Or, le regard et la vue jouent un rôle fondamental dans le genre du voyage ; la relation du voyageur naît d'un « déchiffrement du monde par le regard », car sa « découverte est la résultante immédiate de ce qui est visuellement perçu ».⁵² Le recours au regard dans cette reconstruction descriptive de l'Australie possède ainsi une forte valeur

⁵¹ Réal Ouellet, « Pour une poétique de la relation de voyage », in *Écrire des récits de voyage (XV^e-XVIII^e siècles) : esquisse d'une poétique en gestation*, éd. par Andreas Motsch et Marie-Christine Pioffet (Québec : Presses de l'Université Laval, 2008), pp. 17-40 (p. 17).

⁵² Roland Le Huenen, *Le Récit de voyage au prisme de la littérature* (Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2015), p. 27.

symbolique, signe de son appropriation de la fonction du voyageur-écrivain. Peut-être le journaliste cherche-t-il ici à faire oublier au lecteur le travail de médiatisation qu'opère son article et à lui présenter le paysage comme s'il y était, grâce à la figure de l'hypotypose, qui assoit l'autorité du relateur de voyage.⁵³

Dès lors, le livre qui a occasionné l'article n'est qu'un prétexte. Il offre au journaliste un sujet à traiter, la nature australienne, d'où celui-ci part pour proposer ses propres descriptions et récits. Malte-Brun n'ayant jamais visité les lieux lui-même, son texte devient véritablement un voyage imaginaire, non pas dans le sens fictionnel, mais dans le sillage de cette métaphore qui invite le lecteur à s'y transporter « en idée ». La métaphore viatique reçoit dans de tels cas une nouvelle valeur, car elle ne se rapporte plus à un texte source donné, mais opère dans le circuit fermé de l'article périodique, pour en faire un « voyage » de la seule lecture du journal.

Avec cet article, l'hybridation entre la critique viatique et son objet atteint un point culminant, où le Malte-Brun s'approprie, non seulement le discours du voyageur, mais aussi la fonction même de relateur. Pourrait-on, dès lors, dans ce nouveau contexte de critique viatique, considérer la pertinence des termes de Marie-Ève Thérenty concernant la « profonde circularité entre les formes littéraires et les formes journalistiques » occasionnée par « la coïncidence essentielle entre les deux systèmes professionnels » ?⁵⁴ Nos journalistes furent-ils aussi voyageurs-écrivains eux-mêmes, utilisant le même vocabulaire dans les comptes rendus que dans leurs relations ?

S'il est difficile de donner une réponse définitive à cette question, notamment à cause de la pratique de l'anonymat encore en vigueur durant la période étudiée, nous savons par exemple que Malte-Brun, bien que peu voyageur, fonda la revue géographique *Annales des Voyages* et fut traducteur de relations de voyage, activités qui influençaient sans doute sa pratique critique.⁵⁵ Plutôt que de conclure sur l'existence d'un circuit fermé entre voyageurs et critiques, je serais pourtant tenté d'emprunter à Thérenty le terme de *contagion*,⁵⁶ et d'affirmer que le journaliste serait « contaminé », non pas par sa pratique de voyageur-écrivain, mais précisément par le voyage métaphorique de la lecture. Si la critique littéraire opère souvent une appropriation des formes du discours qui constitue son objet,⁵⁷ la critique viatique procède de la même façon, en dramatisant sa lecture-écriture en voyage.

⁵³ Alain Guyot, *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer, interpréter le monde* (Paris : Classiques Garnier, 2012), p. 33.

⁵⁴ Marie-Ève Thérenty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle* (Paris : Éditions du Seuil, 2007), p. 18.

⁵⁵ Møller, p. 194.

⁵⁶ Marie-Ève Thérenty, « Contagions : fiction et fictionalisation dans le journal autour de 1830 », *Fabula online*, 2000, <http://www.fabula.org/colloques/frontieres/214.php>, dernier accès : 07.02.2020.

⁵⁷ Michel Riffaterre, « Litteraturkritikkens diskurs », *Ny poetik*, 3 (1994), 97–110 (p. 97).

Conclusion

Comment comprendre l'emploi répandu et plurivalent de la métaphore viatique dans la presse périodique ? S'agit-il d'un ensemble de métaphores spatiales employées si couramment qu'elles s'approchent de la catachrèse ? Certes, la langue structure « la relation au texte sur le mode des relations spatiales », facilitant la mise en pratique de la métaphore dans le discours.⁵⁸ Or, l'emploi qu'en font les comptes rendus semble dépasser ce phénomène linguistique de structuration métaphorique. Plutôt que de catachrèse, il s'agit d'un *topos* plurivalent, où est mis en avant le rôle du journaliste comme « co-voyageur » et guide. En même temps, la métaphore sert une visée rhétorique multiple : entraîner le lecteur dans le compte rendu ; présenter celui-ci comme un texte de voyage à valeur propre ; donner de l'autorité au journaliste comme guide, dans la relation recensée, dans le monde qu'elle décrit et dans le réseau de la culture de l'imprimé. Aussi la dramatisation du rôle médiateur que crée la métaphore s'apparente-t-elle à un autre métadiscours des journaux, portant sur les contraintes matérielles du support périodique, en ce qu'elle témoigne de la « nécessité, pour les journalistes, de reconquérir en permanence une légitimité toujours menacée ».⁵⁹

En présentant leurs articles comme voyage à la fois dans le texte et dans le monde, les journalistes portent notre attention sur ces deux voyages métaphoriques et sur la différence qui les distingue. S'ils veulent que le lecteur se voie comme un compagnon du voyageur, l'évocation de leur propre lecture-écriture comme voyage finit, à son tour, par signaler une mise à distance du texte source ; autrement dit, la métaphore viatique rend visible le travail de re-médiatisation situé entre le lecteur et l'expérience du voyage. Il s'agit un travail qui, en réalité, commence dès que le voyageur-écrivain se met en route, « avec ses livres, avec sa culture »,⁶⁰ et dont la critique de presse n'est qu'une instance parmi tant d'autres ; mais c'est aussi un travail auquel la critique donne un accès privilégié en tant que métadiscours.

Au bout du compte, la métaphore viatique constitue avant tout une défense du voyage immobile, d'une lecture qui, au-delà de son aptitude à susciter l'envie de voyager, se substitue aussi au déplacement réel. En effet, on reconnaissait déjà que la lecture pouvait créer le désir de voyager : les *Affiches, annonces et avis divers* écrivaient en 1777, à propos du *Voyage littéraire de la Grèce* par Pierre-Augustin Guys, que « la lecture de ce Voyage ranime avec plus d'ardeur le désir de voir ces

⁵⁸ Montalbetti, p. 111.

⁵⁹ Alexis Lévrier et Adeline Wrona, « Préface », in *Matière et esprit du journal*, éd. par Lévrier et Wrona, pp. 7-21 (p. 14).

⁶⁰ Antoine, p. 11.

lieux ». ⁶¹ Ainsi la lecture était-elle présentée comme possédant un fort pouvoir affectif capable de stimuler le *Wanderlust* du lecteur. Or, ce pouvoir était tel, à en croire le même journal, que la lecture ne se cantonnait plus à son seul rôle d'inspiration, mais se substituait réellement au voyage : « Il faut avouer aussi que ce Livre supplée avec avantage à l'impuissance de se transporter dans la Grèce ». ⁶² Pour la majorité des lecteurs qui ne peuvent alors se rendre en Grèce, la relation de voyage fournit l'occasion d'y aller « en idée », à travers la lecture, voyage métaphorique.

Table des sources (périodiques et relations de voyage)

Périodiques

- Affiches, annonces et avis divers*, 1761–1784, Paris
Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon, 1777–1793, Paris
Bulletin de littérature, des sciences et des arts, 1794–1803, Paris
Journal de l'Empire, 1805–1814, Paris
Journal de littérature, des sciences et des arts, 1779–1783, Paris
Journal de Paris, 1777–1840, Paris
Journal des arts, des sciences, de littérature et de politique / Journal des arts, des sciences et de la littérature, 1799–1814, Paris
Journal encyclopédique ou universel, 1756–1793, Liège/Bouillon
Journal général de la littérature, des sciences et des arts, 1801–1802, Paris

Relations de voyage

- Bossu, Jean-Bernard, *Nouveaux Voyages de l'Amérique Septentrionale* (Amsterdam [Paris] : Changuion, 1777)
Costigan, Arthur William, *Lettres d'Arthur William Costigan, officier irlandais, à son frère, sur la société et les usages en Portugal* (Paris : le Normant, 1811)
Dusaulx, Jean, *Voyage à Barège et dans les Hautes Pyrénées* (Paris : Didot, 1796)
Guys, Pierre-Augustin, *Voyage littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs, anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs* (Paris : la Veuve Duschesne, 1776)
Houel, Jean-Pierre-Louis-Laurent, *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari* (Paris : Impr. de Monsieur, 1782–87)
La Bédoyère, Henri Huchet, *Voyage en Savoie et dans le Midi de la France* (Paris : Giguet et Michaud, 1807)
Le Gentil de La Galaisière, Guillaume-Hyacinthe-Joseph-Jean-Baptiste, *Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion des passages de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin 1761* (Suisse : chez les Libraires associés, 1780)

⁶¹ *Affiches, annonces et avis divers*, le 12 mars 1777, p. 42. Compte rendu de Pierre-Augustin Guys, *Voyage littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs, anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs* (Paris : la Veuve Duschesne, 1776).

⁶² *Affiches*, p. 42.

- Millin, Aubin-Louis, *Voyage dans les départemens du midi de la France* (Paris : Imprimerie impériale, 1807–11)
- Salaberry, Charles-Marie d'Irumberry, *Mon voyage au Mont d'Or* (Paris : Maradan, an X–1802)
- Spallanzani, Lazzarro, *Voyages dans les deux Siciles et dans quelques parties des Appennins*, t. 1 (Paris : l'imprimerie des Sciences et arts, 1795)
- Sonnerat, Pierre, *Voyage aux Indes orientales & à la Chine* (Paris : l'auteur, 1782)
- Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une expédition faite dans la Mer Pacifique du Sud & du Nord, en 1776, 1777, 1778, 1779 & 1780* (Paris : Pissot, père et fils & la Porte, 1782)
- Vandebergue-Seurraat, Claude, *Voyages de Genève & de la Touraine, suivis de quelques Opuscules* (Orléans : la Veuve Rouzeau-Montaut, 1779)

MARIUS WARHOLM HAUGEN (né 1981), PhD, est maître de conférences en littérature française à NTNU, Université des sciences et techniques de Norvège, Département de Lettres modernes. Spécialiste du dix-huitième siècle, il s'intéresse particulièrement à l'histoire du roman, à la littérature de voyage et à la presse périodique. Il est l'auteur de *Jean Potocki: esthétique et philosophie de l'errance* (Louvain: Peeters, 2014), ainsi que de nombreux articles sur la littérature française et italienne du dix-huitième siècle. Courrier électronique: marius.haugen@ntnu.no